

David Peace

# Tokyo ville occupée

Traduit de l'anglais  
par Jean-Paul Gratiàs

*Collection dirigée par  
François Guérif*

Rivages/Thriller

DANS LA VILLE OCCUPÉE, vous êtes écrivain et vous courez —

En plein hiver, des papiers plein les bras, dans cette nuit de janvier, à travers les rues de Tokyo, vous courez pour fuir la scène de crime ; vous fuyez la neige et la boue, la banque et les cadavres ; vous fuyez la scène de crime et les mots du livre ; des mots qui d'abord vous ont séduit et fasciné, puis dupé et défait, et qui à présent vous laissent empiégé et emmuré —

Sous un ciel qui brandit une menace pire que la nuit, pire que la neige, maintenant vous soufflez et vous vous essoufflez, vous aha nez et vous haletez, vous suffoquez et vous vous asphyxiez...

Car dans vos oreilles, vous les entendez venir, pas à pas, chuchotant et marmonnant. Dans vos oreilles, vous les entendez gagner du terrain, pas à pas, bavant et grondant, pas à pas, pas à pas —

*Une Parade Nocturne de Cent Démons...*

Alors que vous titubez dans la nuit, vos lunettes tombent de votre nez. Alors que vous trébuchez dans la neige, vos papiers vous glissent des mains. Dans la nuit et dans la neige, vous tâtonnez à la hâte pour retrouver vos lunettes et vos papiers, vous cherchez votre vue et votre travail. Mais le vent lourd de fantômes est là, à présent, de nouveau l'air enspectré s'abat sur vous. Il vous arrache vos papiers et il brise vos lunettes, il crée un maelström de feuilles volantes, un tourbillon d'éclats de vos verres brisés, tandis que vous vous débattez toutes griffes dehors dans le vent qui charrie tout cela, que vous agitez les bras devant vous dans l'air hanté —

Et puis soudain le vent trépassé et l'air à présent a disparu, les feuilles de papier et les éclats de verre tombent sur le sol. Vous saisissez vos lunettes, vous empoignez vos papiers, votre manuscrit ; votre manuscrit, celui du

livre-à-venir ;

ce livre qui

ne viendra

pas —

Ce livre inachevé du crime non élucidé. Ce livre de l'Hiver, ce livre du Meurtre, livre de la Peste.

Les pages vierges dans vos mains, la monture sans verres sur votre nez, à présent vous voyez la Porte Noire devant vous, et c'est

pourquoi vous vous mettez à courir de nouveau, dans la nuit de janvier, soufflant et vous essouffant à travers les rues de Tokyo, ahant et haletant —

Maintenant vous vous arrêtez de courir.

**Sous la Porte Noire**, vous cherchez un abri. Dans ses ombres moites, vous vous accroupissez maintenant. Ici sous l'auvent de la porte, il n'y a personne d'autre, rien que les doigts de la nuit, les pas de la neige. Cette porte autrefois trésor, aujourd'hui presque ruine ; mais cette porte subsiste toujours, cette porte à présent sanctuaire, peut-être. Pas de corbeaux, pas de renards, pas de voyous, pas de prostituées ce soir. Seulement la nuit et seulement la neige, les doigts gelés de l'une, les pas souillés de l'autre. Vous haletez, votre manteau est trempé, vous crachez du sang, vos feuilles de papier sont tachées de rouge. Votre haleine est fétide et votre ventre ballonné, vos yeux injectés de sang et votre visage enflé —

Mais ici, sous cette Porte Noire, dans ces ombres moites, ici vous vous cacherez. Ici, à l'intérieur, dans les tréfonds d'ici —

Ici vous allez vous cacher —

Vous cacher ! Vous cacher !

Vous cacher de cette ville, hors d'haleine, de cette ville, hors du temps. Cette maudite ville ; ville d'émeutes et ville de tremblements de terre, ville d'assassinats et ville de coups d'état, ville de bombardements et ville d'incendies, ville de maladie et ville de la faim, cette ville de la défaite, de la défaite et de la reddition —

Cette satanée ville ; ville du vol et

ville du viol, ville du meurtre,

du meurtre et de la peste —

Ces événements dont vous avez été témoin, ces événements que vous avez relatés, avec l'encre que vous avez versée, sur les feuilles de papier que vous avez souillées. Dans les tréfonds d'ici, ici

à l'intérieur —

*« ... un jeu qui consiste à raconter des histoires de fantômes, devenu populaire pendant la période Edo. Vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, il fut adopté par les samourais sous la forme d'une épreuve de courage d'aspect ludique, mais dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, il était devenu un divertissement fort répandu parmi les classes populaires. Le jeu commence par le rassemblement au crépuscule*

*d'un groupe de personnes sous la lumière bleu pâle de cent bougies couvertes d'un abat-jour de papier bleu pâle. Tour à tour chaque personne raconte une histoire d'horreur surnaturelle et à la fin de chaque histoire une mèche est éteinte. À mesure que la soirée avance et que les histoires se succèdent la pièce devient de plus en plus sombre et sinistre jusqu'à ce que, après la centième histoire et l'extinction de la dernière chandelle, elle se retrouve plongée dans une obscurité totale. À cet instant, de véritables monstres ou autres goules sont censés apparaître dans le noir, suscités par ces contes de terreur... »*

Les taches de sang, les traces de larmes, les lettres mortes et les sentences de mort. Vous relevez la tête de vos papiers, vous apercevez un escalier, un large escalier qui mène à un étage supérieur, un étage supérieur à l'écart de la ville. Vous vous précipitez pour rassembler vos papiers, vous courez pour grimper les marches, des doigts de lumière vous suivent, des pas feutrés font écho aux vôtres —

Un pas, deux pas, trois pas, quatre —

À mi-hauteur, vous vous arrêtez, figé sur une marche,  
plié en deux sur une marche, vous vous accroupissez,  
retenant votre souffle —

Dans la salle de l'étage supérieur, très haut sous le toit, il y a de la lumière au-dessus de votre tête, ici à l'intérieur de la Porte Noire, ici vous n'êtes pas seul, ici *en présence de quelqu'un...*

Vous reprenez votre ascension, vous vous arrêtez de nouveau, et à présent vous voyez —

Dans la salle du haut, dans un cercle occulte —

Douze chandelles et douze ombres —

Dans la Ville Occupée, sous la Porte Noire, dans la salle du haut, dans ce cercle occulte de ces douze chandelles,  
maintenant vous êtes à genoux.

Soudain, le plafond de la salle est illuminé par un éclair. Vous regardez, vous écoutez. Vous entendez un coup de tonnerre, le crépitement de la pluie sur le toit. Vous écoutez, vous regardez —

À la lueur des chandelles, vous voyez et à présent vous entendez tinter une cloche qu'on agite ; vous entendez et vous voyez une cloche et une main —

\*  
\* \*

Vous laissez tomber votre stylo, votre stylo dont l'encre est sèche. Vous ouvrez les yeux, vos yeux secs et rougis. Les onze chandelles ont disparu, la Porte Noire a disparu, la Ville Occupée a disparu. Vous êtes debout dans une resserre, ou une grange, qui sent la terre, qui sent l'humidité. Vous regardez un vieil homme ouvrir des cartons, en sortir des dossiers, couverts de poussière et de toiles d'araignées, le vieil homme feuilletant des papiers et des documents, des documents et des carnets, des carnets et d'autres carnets —

« C'était il y a de nombreuses années, dit le vieil homme. Il ne reste plus beaucoup de gens, aujourd'hui, qui se rappellent ce qu'a vraiment été l'affaire Teigin.

» Mais moi, je m'en souviens. Parce que j'appartenais à la section des Homicides ; la section n° 2 de la Première division de la police judiciaire de Tokyo. Et c'est à la section n° 2 que l'on confiait toutes les affaires de meurtres.

» Le responsable de notre division s'appelait Suzuki, et le chef de notre section, Minegishi...

» Mais vous voulez savoir ce qui s'est passé, oui ? répète le vieil homme. Non ? Vous voulez savoir la vérité ? Décidez-vous ! Que voulez-vous apprendre : ce qui s'est passé, ou la vérité ? Comment ça, c'est la même chose ? Bien sûr que non ! Je peux croire que quelque chose s'est passé, mais cela ne veut pas dire que c'est vrai —